

quand ces deux jeunes gens se mouilleraient un peu les pieds, cela ne les empêchera pas de danser ce soir, avec leurs futures ; comme nous, Madame Mainfroy, ne me suis-je pas rendu à l'église trempé comme un canard, quand je venais de Michilimakinactout exprès pour vous épouser ; nos enfants sont, je l'espère, bien capable de faire comme leur père.

(A CONTINUER.)

## LE CANARD

MONTRÉAL, 28 DECEMBRE 1878.

L'abondance des annonces nous oblige aujourd'hui de doubler le format de notre journal.

### Revue de l'année.

Notre ami Ladébauche a passé l'année 1878 à visiter les principales villes d'Europe. Pendant son séjour à l'étranger il n'a jamais pu mettre la main sur un journal de son pays. Les gazettes de France et d'Angleterre ne produisant jamais les articles des feuilles canadiennes, il est resté ignorant comme une carpe sur tout ce qui s'est passé dans la Puissance pendant les douze derniers mois.

Après le brouhaha causé à Montréal par l'arrivée de Delorme, La Débauche a naturellement songé à se mettre au fait de tous les grands événements de l'histoire contemporaine. Il s'est rendu chez son ami Sansfaçon, qui l'a invité à fumer une pipe de tabac canadien fabriqué et vendu sans payer l'acise par un de ses cousins du district de St. Hyacinthe.

Sansfaçon plaça sur la table un cruchon de Molson, flanqué de deux verres et d'un plat de baignes et de croquignols.

Après avoir pris un coup à leur santé mutuelle et tiré quelques touches les deux amis entrèrent en conversation :

LA DEBAUCHE.—Ah ça ! Sansfaçon, tu vas me dire quelques mots sur ce qui s'est passé dans le pays pendant mon absence. D'abord parle-moi un peu de notre Corporation. Qui est le maire de Montréal ? Est-ce encore le docteur Hingston ?

SANSFAÇON.—Non, il a été remplacé dans le mois de février dernier par Jean Louis Beaudry.

LA DEBAUCHE.—Pas de blague. jamais je ne croirai ça. Combien de voix a-t-il eu de majorité ?

SANSFAÇON.—De la majorité, il n'en a pas eue ; il a été élu par acclamation.

LA DEBAUCHE.—Ah ! oui dà, oui. Mais il doit mener le diable à quatre dans la corporation.

SANSFAÇON.—Je t'en parle qu'il fait marcher les choses rondement. Il se fourre le nez partout. Lorsqu'il entre à la Corporation il a l'air d'un vrai porc-épic.

Il sacre, il a des spasmes et des convulsions qui font trembler les employés. Son plus grand plaisir c'est de mettre les commis à la porte. Il en veut à tous les prési-

dents de comité. S'il le pouvait il chasserait tous les chefs de départements, le greffier et le concierge pour rester seul maître de la place.

LA DEBAUCHE.—Va-t-il se représenter l'année prochaine.

SANSFAÇON.—Comme de juste, il restera à la mairie tant qu'on ne l'aura pas forcé d'en sortir.

LA DEBAUCHE.—Aura-t-il de l'opposition.

SANSFAÇON.—Bien sûr. On parle du docteur Leprohon et de l'échevin Rivard. Mais je crois que Leprohon n'a pas envie de se présenter. Rivard aura une bonne chance.

LA DEBAUCHE.—Parle-moi un peu maintenant des affaires politiques. S'est-il passé quelque chose de drôle à Ottawa ?

SANSFAÇON.—Comment, tu n'as pas appris en Europe le grand changement qui s'est fait dans le gouvernement fédéral ?

LA DEBAUCHE.—Non. Mackenzie se serait-il reconcilié avec Blake ? George Brown serait-il entré dans le Cabinet ?

SANSFAÇON.—C'est pire que ça. Le chien de Mackenzie est mort depuis le 17 septembre. Les bleus l'ont empoisonné avec une mauvaise drogue qu'ils appellent la protection. Sir John est installé à Ottawa avec ses anciens amis.

LA DEBAUCHE.—Jamais je ne te croirai. Mackenzie avait une cinquantaine de voix de majorité aux dernières sessions.

SANSFAÇON.—Il n'y a rien de plus vrai, ma grande conscience. Tu aurais ri si tu avais été à Montréal pendant les élections. Jamais on n'a vu une dégringolade pareille.

LA DEBAUCHE.—Mais de quels moyens s'est-on servi pour les battre comme ça.

SANSFAÇON.—Je te l'ai déjà dit, il me semble. Les bleus se sont servis de la protection.

LA DEBAUCHE.—Qu'est-ce qu'ils entendent par là. Avant de partir pour l'Europe il y a un an, on ne parlait pas de la protection. Qu'est-ce qu'elle chante cette protection ?

SANSFAÇON.—La protection c'est pour donner de l'emploi à tous les ouvriers qui chôment. Toutes les manufactures vont s'ouvrir. Nous allons tous devenir riches comme des Crésus et les alouettes vont nous tomber toutes rôties dans la bouche.

LA DEBAUCHE.—Est-ce que les ouvriers ont commencé à goûter de la protection ?

SANSFAÇON.—Pas encore. Il faut que ça arrive vite. Le peuple a un appétit terrible pour la protection. Je te garantis si on n'en fête pas le printemps prochain, le diable sera aux vaches, et les rouges auront leur revanche. Le peuple commence à s'instruire, vois-tu. Il ne veut plus se laisser blaguer par de belles promesses.

LA DEBAUCHE.—Quels sont les canadiens que Sir John a fait entrer dans son Cabinet ?

SANSFAÇON.—Devine.

LA DEBAUCHE.—Masson ?

SANSFAÇON.—Tu y es.

LA DEBAUCHE.—Mousseau, Blanchette ?

SANSFAÇON.—Tu es dans les paltaques.

LA DEBAUCHE.—Comment ça ? C'est impossible. Sir John ne pouvait pas oublier ces gens là. Ce sont les gros bonnets bleus.

SANSFAÇON.—Je ne te ferai pas languir plus longtemps. Les collègues de Sir John sont Masson, Langevin et Baby.

LA DEBAUCHE.—Je ne comprends pas ça.

SANSFAÇON.—Je vais t'expliquer ça. Caron, Blanchet, Trudel et Mousseau voulaient être ministres à tout prix, ces messieurs se sont tirillés pendant assez longtemps et pour mettre fin à la difficulté Sir John a résolu de les mettre de côté.

LA DEBAUCHE.—Un qui a dû être drôlement surpris de sa nomination, c'est Baby.

SANSFAÇON.—Oui, et les gens de Joliette encore plus. Ils croyaient avoir la berlue.

LA DEBAUCHE.—Dis moi maintenant un mot de notre petite chambre canadienne. Comment les affaires se trimment-elles là-bas. De Boucherville qui a une grosse majorité doit vous avoir bâclé de la besogne.

SANSFAÇON.—De Boucherville. Ne me fais pas mourir. Tu ne sais donc pas que le 2 mars il s'est fait un coup d'état et un tas de coups croches à Québec. Luc, voyant que le système de chemin de fer allait ruiner la province et qu'il n'y avait pas moyen d'arrêter De Boucherville, parce qu'il avait peur de soutenir tous les députés par où passaient les lignes de voie ferrée, prit une mesure radicale. Il demanda sans façon à son premier ministre de décamper de la boutique. Il fallait une mesure rigoureuse, sans cela De Boucherville ne se serait jamais décidé de sa vie à lâcher le pouvoir, et la conséquence aurait été que la province serait tombée en banqueroute.

LA DEBAUCHE.—Ah comme ça, Luc s'est montré blood.

SANSFAÇON.—Ce n'est pas tout. Joly a été appelé à former un Cabinet, et y a eu des élections. Au commencement de la session, le 1er juin ; les bleus et les rouges étaient "tigh" en Chambre. Pour se maintenir Joly a emmiellé Turcotte de Trois-Rivières en lui offrant la place d'Orateur. Les affaires sessionnelles ont été cahin-caha et les votes de non confiance ont plu dru comme grêle. Alors est venue la question constitutionnelle.

LA DEBAUCHE.—Qu'est-ce que c'est que ça, la question constitutionnelle ?

SANSFAÇON.—Espèce d'imbécile, tu ne comprends donc pas ? La question constitutionnelle était de savoir si, oui ou non, Luc avait droit de mettre De Boucherville à la porte.

LA DEBAUCHE.—Mais sûrement Luc en avait bien le droit puisque c'était pour le bien du pays qui allait en banqueroute, comme tu me le disais tout à l'heure.

SANSFAÇON.—Ça se pouvait qu'il en eut le droit ; mais les bleus, qui malgré qu'ils n'aimaient pas De Boucherville, ont prétendu le con-

traire. Ils ont chanté des bêtises à ce pauvre Luc à le rendre fou. Dufresne qui était gouverneur à Ottawa, fatigué de leurs jérémiades, en a eu tellement mal au cœur qu'il est parti pour l'Angleterre.

LA DEBAUCHE.—Cette question constitutionnelle est-elle réglée ?

SANSFAÇON.—Non, Delorme le successeur de Dufresne, ne paraît pas en faire grand cas. Tout de même Joly est encore en boutique et de Boucherville reste dehors.

LA DEBAUCHE.—Et ce pauvre de Boucherville que fait-il à présent ?

SANSFAÇON.—Il se tette le pouce ; il n'y a plus de revenez y pour lui.

LA DEBAUCHE.—Penses-tu que Joly va pouvoir rouler encore quelque temps ?

SANSFAÇON.—Ce n'est guère probable. Vois-tu, il y a une élection à faire à Saint-Hyacinthe et il se pourrait que les conservateurs gagneraient le comté, alors Joly sera obligé de débarquer de dessus le poullan.

LA DEBAUCHE.—Dis moi donc, Sansfaçon, s'est-il passé quelque chose de drôle pendant les élections ?

SANSFAÇON.—Il y avait une grande excitation dans le peuple. Les mauvaises passions ont été chauffées à blanc.

LA DEBAUCHE.—C'est tout comme en Europe. Pendant que j'y étais il y a eu des tentatives d'assassinat sur les souverains ; Haydell et Nobeling ont failli faire perdre le goût du pain à l'Empereur d'Allemagne, l'assassanti a essayé d'engourdir Humbert I, roi d'Italie, et le roi d'Espagne a été sur le point d'aller manger des pissentils par la racine, à cause d'un coup de feu dirigé contre lui par un mauvais sujet.

SANSFAÇON.—Dans le Bas Canada il y a eu des tentatives de meurtre contre nos souverains ; car par ici on ne veut pas rester en arrière des vieux pays.

LA DEBAUCHE.—Comment ça ?

SANSFAÇON.—Pendant les élections dans le comté de Bonaventure un nommé Hamilton a failli mettre notre Tarte en marmelade. A Québec quelque temps après Israël a failli tomber sous la balle d'un assassin rouge. Notre ami Thibault dans le comté d'Iberville a été à deux doigts de sa mort. Moleur en plein husting a failli l'étriper avec un couteau. C'est comme ça que l'on traite dans notre pays les plus forts défenseurs du trône et de l'autel.

LA DEBAUCHE.—J'ai appris en Angleterre que les Yankees avaient payé \$5,500,000 pour les pêcheries. Vous avez dû joliment nocer avec cet argent.

SANSFAÇON.—L'Angleterre s'est montrée saffre ; on n'a pu toucher une seule "tôlr" sur le montant.

LA DEBAUCHE.—Ça c'est dur à digérer passe moi la fiole. A la tienne.

SANSFAÇON.—A la tienne.

L'amour est une passion qui adoucit toutes les autres, et qui même les surmonte quelques fois.

Mme Soudery.